

Adverts de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Carondelet. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., ON SE SOLDEMENT AU PRIX REDUIT DE CENTES LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Dates: Du 31 mai 1912. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lae.

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

- Le souper du Fantôme, Hector Fleischmann. Tombé du Ciel. Les Champs, poésie, Jean Rameau. Simonetta. Une erreur judiciaire, Paul Alexandre. Les deux rêves, Jacques des Gachons. Cuisine. Près du bonheur, feuilleton du dimanche (suite). Mondanités, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

La guerre italo-turque et les Puissances.

La grande activité dont les Italiens font preuve dans l'Archipel et qui contraste avec l'absence de toute opération en Tripolitaine met en lumière le caractère anormal de cette guerre singulière. Quand elle éclata, tout le monde était convaincu que la Tripolitaine serait l'objectif essentiel des Italiens, et le reste, dans l'Adriatique et la mer Egée, l'accessoire. C'est justement le contraire qui se produit. On s'attendait à une expédition africaine, à une pointe vigoureuse ment poussée vers l'intérieur. Mais les opérations ont été beaucoup moins militaires que navales, et moins navales encore que diplomatiques.

re ou de Syrie: c'est l'Autriche, l'Allemagne, l'Angleterre ou la France qui ressentiront le coup. A l'heure actuelle, alors que l'Italie a déjà mis la main sur onze îles de l'Archipel et qu'elle s'apprête à les occuper toutes, il ne semble pas que la Turquie soit très émue de cette occupation.

D'après les nouvelles de Constantinople, ni le gouvernement ni l'opinion ne montrent le moindre abattement. Les Turcs, qui connaissent d'instinct les oppositions des puissances, se disent que des considérations diplomatiques, la nécessité de maintenir l'équilibre méditerranéen empêcheront l'Italie de conserver le gain qu'elle vient de saisir. Leur tranquillité d'âme, au tantinet fataliste, s'ajoutant à tout cela, tout qu'ils supportent d'un cœur égal la perte momentanée de ces îles, d'ailleurs peuplées de Grecs.

Le public italien, lui, est dans la joie. A travers les commentaires des journaux, perce cette idée que les îles peuvent être une excellente monnaie d'échange, quand les négociations pour la paix s'ouvriront. L'Italie, insouciante, lorsqu'elle aura organisé dans ces nouvelles possessions une administration, une justice européennes, ne s'arrêtera légitimement les rendre telles qu'elles à la Turquie. Il est après tout sans exemple qu'un pays, dès qu'il a goûté aux bienfaits de la civilisation, retourne à la barbarie. Les fleuves ne remontent pas leur cours.

Voilà quelques-unes des réflexions que l'on trouve dans les articles plus ou moins inspirés des journaux. Il y a là comme un avant-goût des arguments, des considérations que la diplomatie italienne s'apprête à développer.

Les Algériens et la conscription

Un récent décret du gouvernement français institue en Algérie, sous une forme atténuée, la conscription des indigènes. Les jeunes gens âgés de 18 ans au 1er janvier de l'année ont à se présenter devant les commissions de tirage au sort; les conscrits reçoivent 150 fr. le jour de l'enrôlement et touchent une somme égale au bout de deux ans.

Ce décret a été accueilli avec divers degrés de satisfaction. Une centaine d'Arabes de Saïda ont en particulier adressé à la Chambre française une pétition dont voici la substance: "Nous aimons la France et sommes prêts pour elle à tous les sacrifices. Nous nous soumettons de tout cœur à l'impôt du sang au même titre que les fils de la métropole, et repoussons par conséquent l'offre de la prime qui serait pour nous une humiliation.

En revanche nous signalons la situation inférieure qui nous sera faite désormais, si on la compare à celle des Israélites et des étrangers domiciliés en Algérie. Les Israélites et étrangers qui ont satisfait aux obligations militaires jouissent de tous les droits de citoyens français. Nous, nous sommes soumis à la charge d'impôts particuliers, aux mesures vexatoires et nombreuses amendes dont sont victimes les indigènes de la part du service forestier, très rigoureux à leur endroit, à la juridiction des tribunaux répressifs, au régime de l'indignité et à la cour criminelle.

que le droit de citoyen français, sous réserve de notre statut personnel, en compensation de l'impôt du sang qu'il nous impose."

La saison des nouveau-nés.

Recette: Vous prenez un nouveau-né, à l'instant même où il vient de pousser le premier cri que la vie lui ait arraché; vous l'étendez sur un linge blanc et vous le saupoudrez de sel de cuisine. En cet acte des plus simples réside le principal de l'affaire. Le reste est variable: épaisseur de la couche de sel, temps durant lequel on laisse sel et peau en contact, etc. Nous verrons d'ailleurs un peu plus loin les diverses modalités de la pratique.

Evidemment, vous l'avez déjà comprise, la bizarre méthode est très vieille: mais elle existe encore de nos jours dans certaines régions, et c'est de là qu'elle tire son intérêt. Le vieil ancêtre Galien en est un des premiers responsables. Encore prenait-il l'élégant précaution de mêler un vulgaire chlorure de sodium d'agréables poudres confectionnées avec des feuilles de roses ou des feuilles de myrthe. Mais l'on peut supposer que ce n'était que pour sa clientèle riche et que le vulgaire ignorait ces raffinements.

Les auteurs arabes, qui furent si longtemps les maîtres de la médecine, recommandèrent la même pratique, et l'un des plus célèbres d'entre eux, Avicenne, préférait la saumure, dans laquelle on faisait tremper le futur citoyen.

Au quinzième siècle, un vénérable prédécesseur, chanoine de Paris, et l'un des principaux fondateurs des écoles de médecine de la rue de la Bûcherie (où se trouve actuellement l'Association des étudiants), Jacques des Pars, prescrivit dorénavant de piler du sumac, du fenouil, de l'origan avec du sel, en proportions soigneusement définies, et de mettre le tout dans un chaudron plein d'eau afin d'en faire une saumure où tremper l'enfant. Prudemment, il prie que l'on évite d'en froter le nez et la bouche, mais le baptême se chargeait alors, comme aujourd'hui, de rendre cette dernière précaution illusoire. Les sages femmes du temps ne négligeaient pas cette pratique, qui faisait partie de leurs fonctions. Cela valait tout autant, à vrai dire, que les autres manigances dont, lors d'une naissance, elles étaient capables. Car celles qui n'utilisaient pas le sel ne se faisaient pas faute d'employer, pour effectuer les mêmes frictions, de la paille chaude, de la farine non tassée, une connoise de lard, quand ce n'était pas la peau d'un agneau fâcheusement écorché.

Au dix-septième siècle, la mode de cette saumure (de cette saumure on se servait comme l'on disait) battait son plein. Notre confrère le docteur Roy nous en a donné, dans un récent travail, de nombreux exemples. L'académicien Saint-Aulaire avait été saupoudré et il allait vantant partout cette recette comme un excellent moyen d'assurer une longue vie aux nouveau-nés. En somme, il semble que cette raison soit une déviation de l'idée première qui avait présidé à l'élaboration de cette méthode orientale. Il paraît certain que l'on chercha d'abord par ce moyen à nettoyer la peau du bébé. C'était un frottement de l'épiderme un peu plus rude qu'un autre, voilà tout. Aussi, une simple friction avec ces poudres au moins mélangées de parfums semblait-elle alors suffisante.

Mais il y a mieux. Il nous est dit que les Grecs modernes, dans quelques districts, ne craignent pas d'employer des mêmes moyens, et que certaines parties de l'Allemagne n'ont pas oublié cette ancienne coutume. Qui nous dit qu'en quelques coins reculés de notre pays même on n'effectue pas encore la saumuration sous une forme ou sous une autre? A voir les préjugés extraordinaires que l'on ne peut arriver à déraciner, et parmi lesquels ceux qui ont trait à l'accouchement et aux nouveau-nés sont les plus tenaces, le fait ne paraît nullement impossible.

D'autant qu'il s'y mêle, chez certaines gens, et notamment en Asie Mineure, quelque peu de ce merveilleux qui n'est jamais tout à fait étranger aux pratiques de ce genre, détournées de leur but initial, merveilleux auquel l'esprit humain aime tant à racoler, quand ce n'est pas la peau d'un agneau fâcheusement écorché. Au dix-septième siècle, la mode de cette saumure (de cette saumure on se servait comme l'on disait) battait son plein. Notre confrère le docteur Roy nous en a donné, dans un récent travail, de nombreux exemples. L'académicien Saint-Aulaire avait été saupoudré et il allait vantant partout cette recette comme un excellent moyen d'assurer une longue vie aux nouveau-nés. En somme, il semble que cette raison soit une déviation de l'idée première qui avait présidé à l'élaboration de cette méthode orientale. Il paraît certain que l'on chercha d'abord par ce moyen à nettoyer la peau du bébé. C'était un frottement de l'épiderme un peu plus rude qu'un autre, voilà tout. Aussi, une simple friction avec ces poudres au moins mélangées de parfums semblait-elle alors suffisante.

Plus prolongé, le contact "d'aurait le cuir de l'enfant", suivant l'expression éberlificée d'un médecin de cœur de la Renaissance, Simon de Vallambert. De là à estimer qu'on le rendait moins apte à contracter la maladie qui passe il n'y avait pas loin. Enfin, ce fut la longévité qu'on lui assurait par la saumure. Ainsi faisait-il, comme on le faisait au grand siècle, le laisser enveloppé pendant trois ou quatre jours dans le linge ainsi saupoudré. Le résultat le plus sûr était la décoloration de l'épiderme, ce qui ne devait pas laisser d'être, pour les pauvres petite, un peu agréable surprise. Le trempage dans la saumure était toujours moins prolongé et moins rude à la peau si tendre du nourrisson.

LA CONQUETE DE L'AIR. Un dirigeable à 2,900 mètres.

Paris, 22 mai. Un dirigeable militaire français, le "Clément-Bayard IV" s'est élevé hier matin à l'altitude de 2,900 mètres. C'est la première fois qu'un dirigeable atteint une pareille hauteur; le précédent record appartenait, également, à un dirigeable français, "l'Adjudant Beau", qui, le 6 décembre 1911, était monté jusqu'à 2,150 mètres. L'exploit d'aujourd'hui, à toutes les chances de figurer d'ici longtemps dans un tableau de records—représente le gain, formidable, de 750 mètres.

Il ne faut pas envisager cette performance qu'un point de vue sportif; elle a une importance considérable au point de vue militaire.

La maîtrise de l'air appartenait de droit à l'engin qui non seulement ira le plus loin, le plus vite, mais aussi à celui qui ira le plus haut. Dans les sphères élevées, le dirigeable peut agir avec plus de sécurité; à l'abri des artilleries de terre spécialement établies contre lui; remplir tout aussi bien son rôle d'éclaircir et d'informateur; dominer, et par suite avoir raison des dirigeables ennemis. Là, il est aussi moins exposé aux attaques possibles des aéroplanes.

Dans les guerres à venir, le rôle du dirigeable sera des plus importants: la guerre de la Tripolitaine a prouvé que les aéroplanes et les dirigeables étaient, à des titres divers mais égaux, de précieux et indispensables collaborateurs.

Il est, en effet, facile de concevoir les services incomparables que seront appelés à rendre des vaisseaux aériens capables de naviguer 24 ou 36 heures à 60 kilomètres à l'heure, à une altitude de 2,000 à 3,000 mètres, avec 30 passagers ou 2,500 kilos de poids utile à bord.

L'autorité militaire ne s'est pas désintéressée de la question des dirigeables, alors que l'opinion avait tout entière aux aéroplanes; l'autorité militaire a eu raison; on pourrait même lui reprocher de n'avoir pas encore assez fait dans cette branche tandis que, sans bruit, on faisait en Allemagne tant et tant d'ouvrage. Les Allemands possèdent à l'heure actuelle d'extraordinaires dirigeables qui vont vite, loin, et portent sur le haut de leur enveloppe une plate-forme armée de redoutables mitrailleurs.

Il importe donc de féliciter ceux qui, chez nous, consacrent tant d'efforts, tant de sacrifices pour doter l'armée des croiseurs aériens dont elle pourra demain avoir besoin. M. Clément, qui a appliqué une partie de sa fortune à la conquête de l'air par le dirigeable, est parmi ceux qui ont droit à la reconnaissance du pays. Le célèbre constructeur a connu hier une orgueilleuse satisfaction à l'exploit de son dirigeable qui, subissant, précieusement, un des essais que lui a imposés l'autorité militaire pour être reçu par elle.

Le "Clément-Bayard" était parti à quatre heures du matin du parc de Lamotte-Beaulieu, près de Compiègne; il avait à bord, parmi ses passagers le capitaine Néant, délégué du ministre de la guerre; le dirigeable se rendit à Vic sur Aisne, puis à Noyon, où il vira, et à huit heures, après diverses évolutions, il atterrissait devant son hangar, ayant accompli de son voyage atteint l'altitude de 2,900 mètres.

LA CONQUETE DE L'AIR. Un dirigeable à 2,900 mètres.

Paris, 22 mai. Un dirigeable militaire français, le "Clément-Bayard IV" s'est élevé hier matin à l'altitude de 2,900 mètres.

C'est la première fois qu'un dirigeable atteint une pareille hauteur; le précédent record appartenait, également, à un dirigeable français, "l'Adjudant Beau", qui, le 6 décembre 1911, était monté jusqu'à 2,150 mètres. L'exploit d'aujourd'hui, à toutes les chances de figurer d'ici longtemps dans un tableau de records—représente le gain, formidable, de 750 mètres.

Il ne faut pas envisager cette performance qu'un point de vue sportif; elle a une importance considérable au point de vue militaire.

La maîtrise de l'air appartenait de droit à l'engin qui non seulement ira le plus loin, le plus vite, mais aussi à celui qui ira le plus haut. Dans les sphères élevées, le dirigeable peut agir avec plus de sécurité; à l'abri des artilleries de terre spécialement établies contre lui; remplir tout aussi bien son rôle d'éclaircir et d'informateur; dominer, et par suite avoir raison des dirigeables ennemis. Là, il est aussi moins exposé aux attaques possibles des aéroplanes.

Dans les guerres à venir, le rôle du dirigeable sera des plus importants: la guerre de la Tripolitaine a prouvé que les aéroplanes et les dirigeables étaient, à des titres divers mais égaux, de précieux et indispensables collaborateurs.

Il est, en effet, facile de concevoir les services incomparables que seront appelés à rendre des vaisseaux aériens capables de naviguer 24 ou 36 heures à 60 kilomètres à l'heure, à une altitude de 2,000 à 3,000 mètres, avec 30 passagers ou 2,500 kilos de poids utile à bord.

L'autorité militaire ne s'est pas désintéressée de la question des dirigeables, alors que l'opinion avait tout entière aux aéroplanes; l'autorité militaire a eu raison; on pourrait même lui reprocher de n'avoir pas encore assez fait dans cette branche tandis que, sans bruit, on faisait en Allemagne tant et tant d'ouvrage. Les Allemands possèdent à l'heure actuelle d'extraordinaires dirigeables qui vont vite, loin, et portent sur le haut de leur enveloppe une plate-forme armée de redoutables mitrailleurs.

Il importe donc de féliciter ceux qui, chez nous, consacrent tant d'efforts, tant de sacrifices pour doter l'armée des croiseurs aériens dont elle pourra demain avoir besoin. M. Clément, qui a appliqué une partie de sa fortune à la conquête de l'air par le dirigeable, est parmi ceux qui ont droit à la reconnaissance du pays. Le célèbre constructeur a connu hier une orgueilleuse satisfaction à l'exploit de son dirigeable qui, subissant, précieusement, un des essais que lui a imposés l'autorité militaire pour être reçu par elle.

Le "Clément-Bayard" était parti à quatre heures du matin du parc de Lamotte-Beaulieu, près de Compiègne; il avait à bord, parmi ses passagers le capitaine Néant, délégué du ministre de la guerre; le dirigeable se rendit à Vic sur Aisne, puis à Noyon, où il vira, et à huit heures, après diverses évolutions, il atterrissait devant son hangar, ayant accompli de son voyage atteint l'altitude de 2,900 mètres.

litude de 2 900 mètres. Le "Clément-Bayard" mesure 88 m. 50 de longueur, 13 m. 50 de diamètre au maître couple, cube 9 000 mètres, est propulsé par deux hélices de 6 mètres qu'actionnent deux moteurs de 130 chevaux.

SIR JULIUS WERNER

Une dépêche de Londres annonce la mort de Sir Julius Werner. Il était, comme on le sait, un des plus grands propriétaires de mines d'Afrique, et l'on peut dire qu'il personnifiait un type curieux, exceptionnel, de "homme de main" tel certains héros de Jules Verne. Son histoire tient, en effet, du roman d'aventures, du roman merveilleux dont on dit qu'il a fait la fantaisie d'une imagination géniale pour le concevoir.

Parti très jeune avec son ami M. Beit à la recherche d'une fortune inespérée dans les pays lointains, Julius Werner, ainsi que son associé, firent, à force de patience, d'audace, d'habileté et d'efforts, par sa rendre maîtres de quelques mines d'or et de diamants au Transvaal et dans la Rhodésie. Les années s'écoulèrent et leur richesse s'accrut proportionnellement dans des proportions formidables.

Quant à la réussite de l'entreprise fut assurée, quand ils eurent organisé sur des bases solides l'exploitation des trésors dont ils avaient découvert le secret, ils revinrent en Angleterre, fondèrent la maison qui porte leur nom, achetèrent des palais splendides, réunirent des galeries de tableaux magnifiques et devint, comme on disait autrefois, les "lions" du jour.

Sir Julius Werner, comme son ami Beit, mort récemment, était une personnalité attachante, intéressante et sympathique. Ce conquérant des sous-sols, qui avait le geste large et qui "voyait grand", était taillé à la mesure du rôle qu'il s'était dévoué dans la vie. Il était puissant et fort comme un athlète, et on l'aurait pour sa belle humeur et pour sa rude franchise; et il était accessible aux désirs de l'intelligence opportuniste de celui qui a connu lui-même les durs épreuves du "struggle for life".

Depuis quelques mois, se sachant mortellement atteint, il avait liquidé ses importantes positions à la Bourse, sans bies, sa mort n'aura point de répercussion sérieuse sur le marché. Quant à la fortune que laisse ce Roi de l'or et du diamant, on l'évalue à plus de cinq cents millions.

Berceur électrique.

Où s'arrêtera le génie des inventeurs? On vient, paraît-il, de fabriquer un appareil destiné à rendre service aux mamans de tous les pays. Il s'agit d'un berceau électrique... Au berceau se trouve fixé un bécancier relié à un phonographe tout proche.

Les cris qu'émet l'enfant déclanchent les tablettes vibrantes de l'appareil, et aussitôt on entend une musique à la fois douce et mélodieuse! La rotation du cylindre commande les mouvements du balancier et, peu à peu, le berceau s'anime d'un balancement régulier. Dès que les cris se sont arrêtés, les tablettes ne vibrent plus, le système cesse de fonctionner. S'ils reprennent, il continue, et les mères peuvent ainsi vaquer en paix à leurs autres occupations. Que vont dire les remplaçantes?

Entre diplomates. — Que pensez-vous des menaces de Guillaume II aux Alliés-Lorrains? interroge l'un. — L'autre, gravement: — Je pense que les doivent, de plus en plus, nous mettre la... "Prusse" à l'oreille!

La visite de la reine Wilhelmine à Paris.

C'est le dimanche 2 juin, à cinq heures exactement, que S. M. Wilhelmine, reine des Pays-Bas, sera reçue à l'Hôtel de Ville.

Il a fallu les instances du président de la République pour que d'ici la Reine s'accepter l'invitation d'une municipalité justement respectueuse de lui présenter les respectueux hommages de la capitale. Non point certes que la Reine ne fût au plus haut point sensible à ces témoignages de la sympathie parisienne, mais parce que, le 2 juin étant un dimanche, S. M. Majesté souhaitait que ce jour, voué au Seigneur, ne fût marqué d'aucune reconnaissance. Les sujets de la Reine sont, en effet, les fervents observateurs du repos dominical, et S. M. Majesté ne pouvait accepter l'idée de prendre part à des fêtes dans le temple même de son peuple priant. La Reine n'a donc consenti à venir à l'Hôtel de Ville qu'à la condition que la réception qui lui serait faite revêtir la plus grande simplicité.

Le palais municipal n'en sera pas moins paré, décoré, fleuri, comme pour les autres réceptions souveraines, mais il n'y aura pas de concert. La bienvenue sera souhaitée à Sa Majesté dans la grande cour, transformée en salon d'honneur, par M. César, vice-président du conseil municipal, et par M. Delanney, préfet de la Seine. La Reine sera conduite en cortège jusqu'au salon des Arcades, où lui sera offert le cadeau de la Ville de Paris, un très bel éventail, en même temps que le médaillon d'or de la Ville sera remis au Prince consort.

Et S. M. la reine Wilhelmine quittera l'Hôtel de Ville après avoir signé le livre d'or des souverains.

La politique à Cayenne.

"L'Œil de Cayenne" est l'organe du parti socialiste de la Guyane. Nous lisons ceci: "Certains bon droitistes déclarent préférer ne jamais manger de la viande porcine; que d'en acheter chez Lucien Clouet."

"Il y a donc là une question purement politique. "Généralistes, amusez-vous; vous êtes le nombre; achetez votre viande chez Lucien Clouet. Elle est fraîche, supérieure à toute autre et vendue à un prix défiant toute concurrence."

"L'Œil de Cayenne" conduit ses lecteurs à la boucherie....

Édition Hebdomadaire de "Abelle".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des événements de la Louisiane. Sous le nom de sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton

—DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

Docteur Miracle

GRAND ROMAN INÉDIT Par Pierre Sales PREMIÈRE PARTIE

UN FOU! Sans doute ne l'était-il pas hier au soir. Et où était-on allé le chercher? Quelle monstruosité, quelle imbécille erreur, avaient commises, bien loyalement d'ailleurs, les sinistres intermédiaires, qui provisionnaient sa table de dissection!... Cependant, il avait cru agir avec tant de sûreté, de décision!... Il avait vu, étirement va, cet être si dangereux, descendant, en face de lui, l'escalier de la gare Saint-Lazare!... Il avait voulu le suivre... l'homme s'était perdu dans la foule... Alors, il s'était informé des traînes arrivant en gare, à cette heure précise: car l'homme se trouvait dans un flot d'arrivants... les arrivants d'un train de banlieue... Alors, il s'était posé en observation, au même endroit, trois jours de suite, à la même minute... La quatrième fois, il avait revu l'individu.

oul, je crois bien que c'est de Sainte Anne qu'ils m'avaient apporté ce cadavre!... —Vous troublés donc pas, patron!... c'est pas la première fois qu'on aura fourré, dans les quatre planches, quelqu'un qui n'était pas tout à fait mort!... Et ça n'a pas beaucoup d'importance, ce que peut raconter un fou!... \* \* \*

UN FOU! Sans doute ne l'était-il pas hier au soir. Et où était-on allé le chercher? Quelle monstruosité, quelle imbécille erreur, avaient commises, bien loyalement d'ailleurs, les sinistres intermédiaires, qui provisionnaient sa table de dissection!... Cependant, il avait cru agir avec tant de sûreté, de décision!... Il avait vu, étirement va, cet être si dangereux, descendant, en face de lui, l'escalier de la gare Saint-Lazare!... Il avait voulu le suivre... l'homme s'était perdu dans la foule... Alors, il s'était informé des traînes arrivant en gare, à cette heure précise: car l'homme se trouvait dans un flot d'arrivants... les arrivants d'un train de banlieue... Alors, il s'était posé en observation, au même endroit, trois jours de suite, à la même minute... La quatrième fois, il avait revu l'individu.

Cette fois-là, Mathias Gévoleski avait, avec lui, le chef de ces gradins, à qui il pouvait tout commander, pourvu qu'il payât bien. Et ses ordres avaient été exécutés avec la plus féroce promptitude, puisque l'homme était là... celui qu'il avait si bien vu, par deux fois, descendant l'escalier de la gare Saint-Lazare, et qui l'aurait juré, tout à l'heure encore, devoir être Pierre Lebonnier! —"Seulement, ce n'était pas lui." Et puisque la ressemblance était si prodigieuse, ce ne pouvait être que son frère jumeau, puisque, sur la poitrine de l'homme ne... du fou!... ne s'apercevait aucune cicatrice... Le fou, maintenant, ricanaient ces deux hommes avaient peur de lui, évidemment... ils ne bougeaient plus... Ils l'examinaient, de leurs yeux hagards... Cependant, l'homme nu, d'un geste très simple, très doux, portait sa main à son front, puis balbutiait: —"Mais... je rêve... c'est un cauchemar!..." Déjà Mathias Gévoleski et Antoine avaient fait un pas vers lui. L'homme, écartant sa main, et promenant son regard sur toutes les choses étranges qui l'entouraient, poussa un cri étouffé... Et il prenait aussitôt, une attitude de linte exaspérée. —"Des démons!... voir!..."

il. Mais prenez garde!... Je t'ai déjà fait sentir la force de ma poigne, à toi! Les deux hommes s'arrêtèrent, puis tournèrent, docement, pour s'emparer de l'individu par derrière et par côté. Ne les voyant plus, il se cacha, de nouveau, le visage dans les mains et murmura, de la voix fort simple d'un homme raisonnable: —"Où suis je donc?... Mes petites chéries!... ma femme... mais venez donc me réveiller... Secouez moi... que je ne sois plus tout cela!... on ce serait à me rendre fou!" —"A le rendre fou!" —Indication impérieuse, seule chance de salut pour Gévoleski, dans cette complication stupide: car son cerveau s'arrêtait à peine à la remarque que formulait Antoine d'un ton gouaillier: —"Toi... sais-tu... ce que tu mériterais qu'on te foue tout de même le scalpel dans le cou!"... T'en as de la chance, d'être tombé entre les pattes d'un brave homme, d'un grand savant, comme M. Mathias Gévoleski, qui l'aurait, jusqu'à la dernière minute, à coups de poings, avec la mort!

La bouche d'Antoine n'avait achevé ces mots que sous la lourde main du docteur. —"Veu-tu te taire, toi! —Puisqu'il est fou, patron!... A cette minute, l'individu le contemplant cependant, sans

égarement... sortant, un bien court espace, de son cachemar... essayant de se rappeler... Il bégaya: —"Que me voulez-vous?... Que vous ai-je donc fait?... Mais laissez-moi donc!... Oh! ce poids sur ma tête!... cette obscurité!... et ces démons!..." Il trébuchait soudain, lançait des coups de poing, essayait de se débattre... avant même qu'on se fût emparé de lui... Et comme il était près d'une table où se trouvaient des objets de verre, des instruments, des pièces de dissection, il bronchait tout, faisant un effroyable vacarme... Gévoleski eut un sursaut fébrile: l'accès de folie recommençait: l'homme n'avait redouté que matériellement... jusqu'à nouvel ordre. —"Il va tout nous casser, patron!" Se croyant très habile, Antoine se jeta à plat ventre, et rampa jusqu'au fou, espérant le saisir par les jambes. Mais l'homme bondissait sur la table de dissection, après s'être emparé, machinalement, d'un objet quelconque qui se trouvait sous sa main... et qui était un couteau! —"Par exemple! s'écria Antoine: si vous le ménagez encore! Est-ce qu'on n'est pas en état de légitime défense, patron! Mais Gévoleski se précipitait

entre Antoine et le fou. —Incessamment il criait à son garçon de laboratoire. —C'est-à-dire que ça nous en ferait, un vrai fourbi!... et jamais on n'avait!... Fait le ramener à Sainte-Anne, alors? —"Merci!... pour qu'on sache qu'on me l'avait amené!" —Nous ne pouvons pourtant pas nous faire suriner par lui, pour lui conserver la vie! D'un geste terriblement agacé, Gévoleski imposa silence à son aide... Et comme l'individu, du haut de la table, le menaçait de son couteau, il songea bien, un instant lui aussi, qu'il était en état de légitime défense: et sans nul doute eût-il décidé la mort, s'il avait eu la un de ses macabres complices, de ces misérables à tout faire, pour qui une vie ne représentait que le prix qu'on peut en retirer quand on la supprime.

Mais cet Antoine, sauf qu'il était un bohème, un ivrogne, n'avait rien d'un soldat. C'est pour son fond d'honnêteté, justement, que Mathias l'avait choisi de ce pauvre être il pouvait faire un aide complaisant, mais non le complice d'un crime. Et, puis... raison primordiale: la mort à donner, brutalement lui avait toujours fait horreur! Toujours il avait hésité devant les résolutions suprêmes d'Antoine... Léone le lui répétait encore hier!

Ainsi en milieu de sa grande situation, couvert de sa gloire scientifique, allait-il consentir à un acte aussi misérable que le hasard pouvait faire découvrir? La raison vis-à-vis de l'orgueil social, vis-à-vis de ce témoin, ne pouvait se présenter qu'ainsi... Pour ses propres recherches sur les courants alternatifs il obtenait à prix d'or qu'on lui apportât des cadavres secrètement dérobés aux hôpitaux... la chose était à peine blâmable: simplement irrégulière... ces pauvres loques humaines étant destinées à la fosse commune, à la porriture immédiate... Il les faisait servir à la science... Or, le hasard voulait que ses mandataires lui eussent amené un homme à l'état de catalepsie... et fou!... Ce n'est pas grand chose, que l'existence d'un fou, surtout lorsqu'on ne le soignait que par charité... une charge plutôt, pour la société... Mais il n'est pas de médecin qui n'éprouve le respect le plus sacré devant la vie humaine, même celle d'un dément... Donc son devoir, l'unique devoir que pouvait connaître le grand savant Mathias Gévoleski, était de s'emparer du malheureux... sans lui faire de mal... comme un agent de police doit risquer sa vie pour s'emparer d'un assassin... Ensuite, on le soignera!

entre Antoine et le fou. —Incessamment il criait à son garçon de laboratoire. —C'est-à-dire que ça nous en ferait, un vrai fourbi!... et jamais on n'avait!... Fait le ramener à Sainte-Anne, alors? —"Merci!... pour qu'on sache qu'on me l'avait amené!" —Nous ne pouvons pourtant pas nous faire suriner par lui, pour lui conserver la vie! D'un geste terriblement agacé, Gévoleski imposa silence à son aide... Et comme l'individu, du haut de la table, le menaçait de son couteau, il songea bien, un instant lui aussi, qu'il était en état de légitime défense: et sans nul doute eût-il décidé la mort, s'il avait eu la un de ses macabres complices, de ces misérables à tout faire, pour qui une vie ne représentait que le prix qu'on peut en retirer quand on la supprime.

Mais cet Antoine, sauf qu'il était un bohème, un ivrogne, n'avait rien d'un soldat. C'est pour son fond d'honnêteté, justement, que Mathias l'avait choisi de ce pauvre être il pouvait faire un aide complaisant, mais non le complice d'un crime. Et, puis... raison primordiale: la mort à donner, brutalement lui avait toujours fait horreur! Toujours il avait hésité devant les résolutions suprêmes d'Antoine... Léone le lui répétait encore hier!

Ainsi en milieu de sa grande situation, couvert de sa gloire scientifique, allait-il consentir à un acte aussi misérable que le hasard pouvait faire découvrir? La raison vis-à-vis de l'orgueil social, vis-à-vis de ce témoin, ne pouvait se présenter qu'ainsi... Pour ses propres recherches sur les courants alternatifs il obtenait à prix d'or qu'on lui apportât des cadavres secrètement dérobés aux hôpitaux... la chose était à peine blâmable: simplement irrégulière... ces pauvres loques humaines étant destinées à la fosse commune, à la porriture immédiate... Il les faisait servir à la science... Or, le hasard voulait que ses mandataires lui eussent amené un homme à l'état de catalepsie... et fou!... Ce n'est pas grand chose, que l'existence d'un fou, surtout lorsqu'on ne le soignait que par charité... une charge plutôt, pour la société... Mais il n'est pas de médecin qui n'éprouve le respect le plus sacré devant la vie humaine, même celle d'un dément... Donc son devoir, l'unique devoir que pouvait connaître le grand savant Mathias Gévoleski, était de s'emparer du malheureux... sans lui faire de mal... comme un agent de police doit risquer sa vie pour s'emparer d'un assassin... Ensuite, on le soignera!

entre Antoine et le fou. —Incessamment il criait à son garçon de laboratoire. —C'est-à-dire que ça nous en ferait, un vrai fourbi!... et jamais on n'avait!... Fait le ramener à Sainte-Anne, alors? —"Merci!... pour qu'on sache qu'on me l'avait amené!" —Nous ne pouvons pourtant pas nous faire suriner par lui, pour lui conserver la vie! D'un geste terriblement agacé, Gévoleski imposa silence à son aide... Et comme l'individu, du haut de la table, le menaçait de son couteau, il songea bien, un instant lui aussi, qu'il était en état de légitime défense: et sans nul doute eût-il décidé la mort, s'il avait eu la un de ses macabres complices, de ces misérables à tout faire, pour qui une vie ne représentait que le prix qu'on peut en retirer quand on la supprime.

Mais cet Antoine, sauf qu'il était un bohème, un ivrogne, n'avait rien d'un soldat. C'est pour son fond d'honnêteté, justement, que Mathias l'avait choisi de ce pauvre être il pouvait faire un aide complaisant, mais non le complice d'un crime. Et, puis... raison primordiale: la mort à donner, brutalement lui avait toujours fait horreur! Toujours il avait hésité devant les résolutions suprêmes d'Antoine... Léone le lui répétait encore hier!

Ainsi en milieu de sa grande situation, couvert de sa gloire scientifique, allait-il consentir à un acte aussi misérable que le hasard pouvait faire découvrir? La raison vis-à-vis de l'orgueil social, vis-à-vis de ce témoin, ne pouvait se présenter qu'ainsi... Pour ses propres recherches sur les courants alternatifs il obtenait à prix d'or qu'on lui apportât des cadavres secrètement dérobés aux hôpitaux... la chose était à peine blâmable: simplement irrégulière... ces pauvres loques humaines étant destinées à la fosse commune, à la porriture immédiate... Il les faisait servir à la science... Or, le hasard voulait que ses mandataires lui eussent amené un homme à l'état de catalepsie... et fou!... Ce n'est pas grand chose, que l'existence d'un fou, surtout lorsqu'on ne le soignait que par charité... une charge plutôt, pour la société... Mais il n'est pas de médecin qui n'éprouve le respect le plus sacré devant la vie humaine, même celle d'un dément... Donc son devoir, l'unique devoir que pouvait connaître le grand savant Mathias Gévoleski, était de s'emparer du malheureux... sans lui faire de mal... comme un agent de police doit risquer sa vie pour s'emparer d'un assassin... Ensuite, on le soignera!

entre Antoine et le fou. —Incessamment il criait à son garçon de laboratoire. —C'est-à-dire que ça nous en ferait, un vrai fourbi!... et jamais on n'avait!... Fait le ramener à Sainte-Anne, alors? —"Merci!... pour qu'on sache qu'on me l'avait amené!" —Nous ne pouvons pourtant pas nous faire suriner par lui, pour lui conserver la vie! D'un geste terriblement agacé, Gévoleski imposa silence à son aide... Et comme l'individu, du haut de la table, le menaçait de son couteau, il songea bien, un instant lui aussi, qu'il était en état de légitime défense: et sans nul doute eût-il décidé la mort, s'il avait eu la un de ses macabres complices, de ces misérables à tout faire, pour qui